

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2023)
Heft:	52: Neue Formen der Literaturgeschichte = Repenser l'histoire littéraire = New forms of literary history
Artikel:	Le concept d'une macro-époque romantique à l'épreuve de l'histoire littéraire franco-allemande : sur base d'un état des lieux de l'historiographie des littératures européennes
Autor:	Roland, Hubert
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1074464

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hubert Roland

ORCID 0009-0007-8862-2697

Le concept d'une macro-époque romantique à l'épreuve de l'histoire littéraire franco-allemande

Sur base d'un état des lieux de l'historiographie des littératures européennes

Dieser Beitrag geht von einer kritischen Bestandsaufnahme der Geschichtsschreibung der europäischen Literatur(en), dann von der Beobachtung des charakteristischen Verfahrens der Überbewertung eines „goldenen Zeitalters“ in den nationalen Literaturgeschichten aus. Dabei wird der Versuch der Skizzierung einer gemeinsamen deutsch-französischen romantischen „Makroepoche“ unternommen. Abgegrenzt durch die zwangsläufig allgemeinen chronologischen Markierungen 1750 und 1850, fördert das Beispiel einer deutsch-französischen Romantik den Ansatz einer auf die Literaturgeschichte angewandten Methode des Kulturtransfers, die sich Europa und der Welt öffnet. Diese Anschauung einer verflochtenen Literaturgeschichtsschreibung erweist sich als komplementär zu den bestehenden nationalen Literaturgeschichten, ohne ihnen grundsätzlich zu widersprechen, solange das Prinzip angenommen wird, eine gewisse Aufsplitterung der nationalen Epochen in Frage zu stellen, dies im Sinne einer Anpassungsfähigkeit, die für eine supranationale Konzeption der Literaturgeschichte als Voraussetzung gilt.

Le « péché originel » principal de l'histoire littéraire est connu et a été clairement résitué dans l'argument de ce numéro. On se contentera donc de rappeler sommairement quelques principes des « présupposés patrimoniaux » (Thomas Hunkeler) d'une discipline qui s'est structurée historiquement – encore assez tôt dans le XIX^e siècle – de manière connexe et convergente avec les histoires nationales. Suivant une perspective téléologique, la « mission » principale de l'histoire littéraire consistait à vouloir incarner de manière diachronique le développement d'un « esprit » national structuré autour de valeurs communes. Par le biais d'une dynamique taillée sur mesure par le talent de l'historiographe, cet « esprit » s'incarnait le plus souvent dans la longue durée à travers un ensemble éclectique d'histoire des idées (de la nation) et d'appréciations plus ou moins normatives des œuvres, en fonction de critères esthétiques.

Le phénomène particulier qui nous intéressera dans cette contribution portera sur le procédé très caractéristique de la survalorisation d'un « âge d'or » chronologique, pensé comme apogée particulière d'une histoire culturelle nationale. Une à deux périodes canoniques de l'histoire littéraire ressortent ainsi spontanément de l'historiographie des littératures de langue allemande et de langue française, dont il sera question ici. D'une part, il y a

bien sûr le modèle du classicisme comme point d’orgue de l’histoire littéraire française sur base de l’exemplarité de ses représentants et de ses codes esthétiques. Hartmut Stenzel a rappelé à quel point cette conception ne relevait pas en soi de l’évidence à l’origine ; elle fut davantage construite et forgée a posteriori, entre autres par Voltaire dans son ouvrage *Le Siècle de Louis XIV* (1751), également en fonction de la dimension politique du propos.¹ Du côté des littératures de langue allemande, c’est la constellation *Klassik-Romantik* qui, jusqu’à ce jour, continue de donner la mesure des jugements et appréciations esthétiques implicites (ou non). Ceci notamment parce qu’en amont, le XVII^e siècle allemand avait été essentiellement ressenti comme une période de crise, de division et de stagnation suite à la Guerre de Trente Ans; tandis qu’en aval du courant romantique, la suite du XIX^e siècle fut troublée par les soubresauts de la révolution manquée de 1848, avant de rejoindre un courant réaliste d’inspiration davantage européenne que nationale. En revanche, cette période romantique aura bel et bien été marquée du sceau de l’innovation. Plus précoce que le romantisme français, et surtout muni d’un programme philosophique dont l’autorité s’imposera en Europe au fil du temps, le romantisme allemand se profilera indéniablement comme un « âge d’or », dans un rayonnement qui fera se confondre *auto-image* et *hetero-image*, tant sa force d’influence en Europe et dans le monde trouvera des prolongements jusqu’à aujourd’hui. Sa pérennisation s’avère d’ailleurs réaffirmée avec régularité auprès d’un grand public, via de nouvelles anthologies, *Lehrbücher* et autres expositions, aussi bien en Allemagne qu’à l’étranger.

L’objet de la présente contribution portera précisément sur le romantisme, une période que l’on s’attachera à vouloir désenclaver des histoires littéraires nationales spécifiques. Pour ce faire, je m’inspirerai de la tentative de présentation intégrée et transversale du romantisme dans le chapitre que nous lui avons consacré au sein de la « petite histoire littéraire franco-allemande » (*Kleine deutsch-französische Literaturgeschichte*) entre le XVIII^e siècle et la fin de la Première Guerre Mondiale.² Cet ouvrage, issu d’une réflexion historiographique collective autour des littératures de langue allemande et française,

1 Hartmut Stenzel, « *Classicisme/ < Klassik >*. Begriffsgeschichte und deutsch-französische Wechselwirkungen um 1800 », dans Hubert Roland (éd.), *Eine kleine deutsch-französische Literaturgeschichte. Vom 18. bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts*, Tübingen, Narr Francke Attempto, 2016, p. 45-71 (ici p. 51-52). Stenzel ne manque pas de relever que le modèle d’une unification culturelle et politique sur le modèle français devait inspirer les artisans de la *Deutsche Klassik* au moment où, un siècle plus tard, l’Allemagne est encore complètement morcelée politiquement (p. 54).

2 Le chapitre « *Deutsch-französische Verflechtungen um die Romantik. Kulturtransfer und Missverständnis* » (*Eine kleine deutsch-französische Literaturgeschichte*, *ibid.*, p. 73-105) a été rédigé par Georges Jacques, Johannes Werner et moi-même, avec la collaboration de Christian Drösch.

a pris le parti-pris méthodologique d'une histoire littéraire croisée, basée sur l'intégration systématique des différentes dimensions structurantes des transferts franco-allemands: zones d'échange et de médiation, influences, perception/images (de soi et de l'autre), réception, convergences et confrontations dans les ajustements aux bouleversements politiques et sociaux.

Un regard à la fois englobant et croisé des historiographies allemande et française sur le romantisme a révélé plus d'un paradoxe : d'une part, les affinités franco-allemandes autour de ce courant sont fortes et évidentes, à la fois sur le plan diachronique et au niveau de leur pérennité ; mais d'autre part une série de difficultés épistémologiques devaient être abordées de front pour un traitement cohérent. Outre le décalage chronologique entre un romantisme allemand dont le programme culmine déjà dans les dernières années du XVIII^e siècle et un romantisme français plus tardif, se posait également la question des convergences entre le romantisme allemand tardif et l'état de mobilisation des esprits, y compris littéraires, au moment des guerres napoléoniennes. En fonction de tous ces facteurs d'hétérogénéité, le questionnement du chapitre romantique de la *Kleine deutsch-französische Literaturgeschichte* a voulu articuler l'approche méthodologique du transfert culturel autour de la notion de malentendu.

Mais avant d'exposer les différents aspects qui ont sous-tendu la rédaction d'un chapitre romantique dans une perspective franco-allemande, nous tenterons en guise de préalable de montrer à quel point l'historiographie des Lettres Européennes peine à sortir d'une logique de juxtaposition des histoires littéraires nationales, même lorsqu'il convient de raconter une époque commune à la plupart d'entre elles, comme c'est le cas d'ici. Dans la quête d'une historiographie alternative à portée plus générale, nous terminerons par une réflexion sur l'idée d'une « macro-époque » romantique comme unité chronologique et/ou thématique, telle qu'elle est tracée avec des contours plus ou moins délimités, à la fois dans notre projet franco-allemand mais aussi dans le *Dictionnaire du Romantisme*, dirigé par Alain Vaillant.

I. Historiographie des Lettres européennes, entre juxtaposition et intégration

L'idée de développer une historiographie de la littérature européenne ou des « Lettres européennes » s'est patiemment construite depuis une cinquantaine d'années. Au-delà des impressionnantes projets d'érudition déjà anciens, structurés en plusieurs volumes au fil du temps, elle a connu quelques avancées décisives, sous la forme d'ouvrages de synthèse orientés vers un plus large public, à partir des années 1990. On peut à cet égard identifier assez clairement une génération d'enseignants-chercheurs et d'enseignantes-chercheuses, socialisé·es comme jeunes adultes au projet de l'Union Européenne

et sensibles à l'idée de donner une histoire littéraire de l'Europe sous la forme du récit. Une telle démarche s'inscrivait dans une visée à tout le moins implique d'adhésion et d'appartenance à l'idée d'une citoyenneté européenne sur base d'un socle culturel commun.

Ce sont des projets à la fois de nature « encyclopédique » et portés par un élan comparatiste réel qui ont permis de poser de solides bases de travail pour l'historiographie des littératures européennes. Dès les années 1970, le *Neues Handbuch der Literaturwissenschaft*, coordonné par le médiéviste (germaniste et scandinaviste) Klaus von See entendait se distinguer de son prédécesseur, le *Handbuch der Literaturwissenschaft*, en ceci qu'il renonçait aux histoires nationales au profit d'une perspective comparatiste centrée sur des *Epochen*, conçues comme balises de l'histoire européenne.³ Il finira par englober un total de vingt-cinq volumes. Tout aussi impressionnant sur le plan d'une vision à la fois globale et érudite, le projet de long terme de la *Comparative History of Literatures in European Languages* introduisait dans son énoncé-même une réflexion comparatiste tenant compte de la diversité des langues européennes, plutôt que des nations. Jusqu'à ce jour, il a organisé un équilibre autour de courants et d'esthétiques, partant notamment des volumes édités par Jean Weisgerber sur les avant-gardes internationales) jusqu'au récent volume double 22/23, *Landscapes of Realism. Rethinking literary realism in comparative perspectives* (2021-2022). On remarquera, en lien avec notre propos, que pas moins de cinq volumes de cette collection sont consacrés aux productions romantiques : *Romantic Irony* (1988), *Romantic Drama* (1993), *Romantic Poetry* (2002), *Nonfictional Romantic Prose* (2004), *Romantic Prose Fiction* (2008).

Les douze volumes du *Patrimoine Littéraire Européen* (une « anthologie en langue française ») dirigés par Jean-Claude Polet entre 1992 et 2000 – auxquels se sont ajoutés plus tard deux volumes sur les *Auteurs européens du premier vingtième siècle* – sont basés sur le concept d'une subdivision par autrices et auteurs issu·es d'une très large palette d'espaces linguistiques, sur le mode de la juxtaposition. Suivant une large notice biographique de présentation par autrice/auteur, une sélection d'extraits de textes traduits en français – avec un grand nombre de traductions inédites, lorsqu'aucune traduction de l'extrait souhaité n'existe – donne, dans son ensemble, une

3 Une telle perspective a d'abord été appliquée au découpage chronologique des littératures médiévales : *Europäisches Frühmittelalter* (Bd.6, 1985) ; *Europäisches Hochmittelalter* (Bd. 7, 1981) ; *Europäisches Spätmittelalter* (Bd. 8, 1978). Mais cette collection a également repris et élargi la notion d'identité européenne à des époques ultérieures de l'histoire culturelle et littéraire : *Der europäische Roman der Empfindsamkeit* (Bd. 11, 1977, p. 107-129) ; *Literaturästhetik der europäischen Aufklärung* (Bd. 11, 1977, p. 153-189) ; *Europäische Aufklärung* (Bd. 12, 1984) ; *Europäische Romantik* (Bd. 16, 1985) ; *Europäischer Realismus* (Bd. 17, 1980) ; *Jahrhundertende-Jahrhundertwende* (Bd. 18 et 19, 1976).

forme de représentativité de type également prospectif. Au terme de cette anthologie, Polet a en effet configuré une introduction sous la forme d'une synthèse intégrée, un « parcours » final conçu *a posteriori*. Et dans sa note de « non-conclusion générale », il insiste sur les limites de son « manuel », dont l'objectif aura été de « montrer la profondeur du décor sur lequel se découpe le mouvement des mutations que l'historiographie du futur se chargera de décrire aussi précisément que possible ».⁴

À cet égard, le *Patrimoine* aura sans doute anticipé une évolution par rapport à une question cruciale de l'historiographie des Lettres Européennes, en ceci qu'il a accordé une place significative aux autrices et auteurs d'Europe de l'Est. Car si l'Europophilie de principe des figures fondatrices de cette historiographie ne fait aucun doute, une forme d'entrave implicite à leur travail résidait sans doute dans le fait que le projet politique de l'Union européenne s'est longtemps structuré autour de l'Europe occidentale. L'élargissement de 2004 et des années qui suivirent⁵ a indéniablement modifié ce centre de gravité et instauré un nouvel équilibre qui, s'il avait certes été anticipé dans les travaux dont il a été question, demandait à se refléter davantage dans les projets ultérieurs. Une réflexion particulière mériterait certainement d'être menée face aux enjeux de l'intégration de cette nouvelle donnée politique, en particulier en ce qui concerne les ouvrages de synthèse.

Or, ceux-ci ont été confrontés dès le départ au défi fondamental et difficile de la question de la popularisation et didactisation d'une matière déjà bien abondante. Il est d'ailleurs clair que l'intention des personnes qui ont initié les projets mentionnés ci-dessus portait autant sur la communication de l'histoire littéraire européenne que sur son contenu ; certaines d'entre elles enseignaient au quotidien et réfléchissaient de manière pragmatique à la place à attribuer à cette matière dans les programmes d'enseignement. Mais il y a un pas entre l'ouvrage d'érudition d'une part et, de l'autre, celui qui est destiné à un public plus large sous la forme d'un « récit » également compatible avec le concept du manuel de pédagogie scolaire ou universitaire. Cette difficulté peut expliquer que, tout compte fait, les ouvrages ayant tenté le saut entre l'ouvrage d'érudition et l'intégration de la matière sous la forme de synthèse ne sont pas si nombreux.

Spontanément se dégage, en langue française, l'ouvrage *Lettres Européennes. Histoire de la Littérature Européenne*, publié pour la première fois en 1992 sous la direction d'Annick Benoit-Dusausoy et Guy Fontaine. Ayant rassemblé à l'origine « une équipe de cent cinquante universitaires de toute

4 Jean-Claude Polet, *Parcours dans le patrimoine littéraire européen. Introduction à l'anthologie*, Bruxelles, De Boeck, 2008, p. [271].

5 Pour rappel, l'élargissement de 2004 a permis l'intégration des dix nouveaux États suivants : Estonie, Lettonie, Lituanie, Pologne, Hongrie, Slovénie, République Tchèque, Slovaquie, Chypre, Malte ; l'intégration de la Roumanie et de la Bulgarie a suivi en 2007.

l’Europe géographique »⁶, il a été largement encouragé par les institutions européennes de l’époque⁷ et conçu par conséquent avec une visée didactique à l’échelon européen. Il a d’ailleurs fait l’objet d’une réédition en ce sens en 2017 avec l’ajout du sous-titre *Manuel d’histoire de la littérature européenne*, et ce après la traduction anglaise *History of European Literature*, donnée en 2000 chez Routledge.⁸ Ce détour par la traduction anglaise est intéressant, en ceci qu’il illustre que cet ouvrage a gagné en autorité avec le temps. D’après mes recherches bibliographiques les plus récentes – certes insuffisantes car menées principalement en langues française, allemande et anglaise – il demeure la synthèse la plus ambitieuse dans le domaine d’une historiographie intégrée de la littérature européenne, en ceci qu’il s’efforce de dépasser une approche de juxtaposition des auteurs et autrices/périodes/époques et courants littéraires.

Dans la toute récente réédition, revue et mise à jour, de cet ouvrage en 2021 aux Éditions du CNRS (dirigée par Benoit-Dusausoy, Fontaine, Jan Jędrzejewski et Timour Muhidine ; avec une préface d’Olga Tokarczuk), on sera attentif aux modifications de structure au niveau de l’agencement de la présentation et de la composition de la table des matières. L’édition originale de 1992 se caractérisait par un montage particulier, faisant se succéder un « quadruple préliminaire » sur les héritages extra-européen, gréco-latin, judéo-chrétien et byzantin, puis sept chapitres principaux :

- I. « Genèse des Lettres Européennes » [de Boèce à Walther von der Vogelweide et Saint Thomas d’Aquin]
- II. « De la crise européenne aux fastes de l’Europe du Sud [Renaissance italienne (1300-1450) et Humanisme de la Renaissance (1450-1500)] »
- III. « Montée de l’Europe du Nord-Ouest » [Seconde moitié du 16^e siècle ; Baroque triomphant et classicisme français (1618-1715)]
- IV. « Lumières et révolutions européennes » [Premier 18^e siècle : Les Lumières ; Seconde moitié du 18^e siècle]
- V. « L’Europe dominante » [Première moitié du 19^e siècle ; second 19^e siècle : Réalisme et Naturalisme ; « Fin de Siècle »]

⁶ *Lettres Européennes. Histoire de la littérature européenne*. Sous la direction d’Annick Benoit-Dusausoy et de Guy Fontaine, Paris/Bruxelles, Hachette/De Boeck, 1992, p. 3.

⁷ Via la *Task Force Ressources Humaines*, éducation, formation et jeunesse de la Commission, la Direction générale : Information, communication, culture et le programme Erasmus.

⁸ *History of European Literature*. Edited by Annick Benoit-Dusausoy and Guy Fontaine, London/New York, Routledge, 2000. Par la suite, une version polonaise (2009) et une version lettone (2013) ont aussi vu le jour ; elles sont mentionnées sur le site Internet de l’association « Lettres Européennes ».

- VI. « Remise en cause de la civilisation européenne » [premières décennies du 20^e siècle ; le temps des idéologies (1930-1945)]
- VII. « L'Europe d'aujourd'hui » [L'après-guerre : 1945-1968 ; Tendances et figures contemporaines].

On déduit donc d'un regard d'ensemble sur ce parcours un équilibre entre un découpage chronologique objectif, d'inspiration socio-historique et l'appréciation au moins implicitement normative de certains courants, en lien avec des esthétiques nationales ou des zones géographiques européennes.

La réédition de 2021 a refondu la matière en 16 chapitres, sans doute dans le souci d'une plus grande lisibilité, ce que confirme la simplification de certains intitulés. De manière significative, on y renonce à certaines appellations géographiques particulières telles que « Europe du Sud » ou « Europe du Nord-Ouest », de même qu'à l'appellation aujourd'hui certainement controversée « d'Europe dominante » pour le 19^e siècle. En revanche, deux appellations d'ordre esthétique conservent un caractère national : la « Renaissance italienne » et le « classicisme français » (suivant la même chronologie exacte de l'édition de 1992). Par la suite, les Lumières demeurent également associées au « premier 18^e siècle » – un constat plutôt étonnant si on considère par exemple que la pièce emblématique *Nathan der Weise* de G. E. Lessing date de 1779. Mais les éditeurs se sont décidés pour le contraste d'un positionnement relatif au découpage chronologique des deux chapitres suivants : « seconde moitié du 18^e siècle », puis « première moitié du 19^e siècle ». On épingle le constat également surprenant que le romantisme ne reçoit pas de visibilité particulière, contrairement à ce qui est le cas pour le « réalisme et naturalisme », puis pour « la < fin de siècle > ». Enfin, comme en 1992, les avant-gardes ne font pas non plus l'objet d'un chapitre en tant que tel – là où leur dimension européenne fait aussi peu de doute que celle de la « fin de siècle » et qu'elles présentent en outre l'avantage de fédérer l'ouest et l'est du continent. Une succession chronologique reprend ensuite le fil du récit, qu'elle soit simplement neutre (« premières décennies du 20^e siècle ») ou chargée par l'histoire des idées (« le temps des idéologies (1930-1945) »).

Nul doute qu'une entreprise collective comme la construction synthétique d'une histoire des littératures européennes aussi exhaustive que possible appelle d'impossibles choix et compromis au niveau même de sa conceptualisation. D'autres initiatives individuelles ont clairement assumé la cohérence d'un point de vue (partiel) propre dans le découpage de la matière littéraire européenne. Dans son *Introduction to Modern European Literature* (1998)⁹, Martin Travers intègre, dans une visée spécifiquement didactique, des figures littéraires et textes canonisés mais aussi « mineurs », dans le souci

⁹ Martin Travers, *An Introduction to Modern European Literature: from Romanticism to Postmodernism*, New York, St. Martin's Press, 1998, 281 p.

d'allier les « littératures modernes » à l'histoire culturelle européenne à travers l'alliance de courants esthétiques et de périodes socio-historiques: le romantisme est ici de la partie comme intitulé (*Romanticism*), sur le même pied que les courants européens qui le suivent chronologiquement (*Realism and Naturalism, Modernism*); on remarquera encore la construction d'une époque appelée *the Literature of Political Engagement and Postmodernism*, couvrant la seconde moitié du XX^e siècle.

L'ouvrage de Walter Cohen *A history of European literature: the West and the world from Antiquity to the Present* (2017)¹⁰, moins concis mais orienté explicitement vers l'Europe occidentale, perpétue l'idée d'un héritage gréco-latín transmis ensuite via les langues vernaculaires en Europe, en même temps que ce processus mène à la constitution de certains genres à partir de la Renaissance, en particulier le roman.¹¹ Par ce biais, l'argument de Cohen porte sur les liens de la littérature européenne avec une *World Literature* sur le mode des *interrelated trajectories*, la seconde s'attelant à présent à réintégrer la première.¹²

Il est vrai que l'appellation *World Literature* a certainement, dans les années 2000, contribué à un nouveau balisage du domaine de la littérature comparée depuis l'époque où, comme l'explique César Domínguez en introduction de l'anthologie *Literatura europea comparada*¹³, la littérature comparée se confondait avec la littérature européenne. Certes, comme argumente encore Domínguez, la concurrence des appellations « littérature mondiale », « littérature universelle », « littérature globale », « literatura universal » a mené à une réflexion critique salutaire quant à la nécessité de réviser toutes les formes d'eurocentrisme sur les plans méthodologique et

10 Oxford, United Kingdom; New York, NY: Oxford University Press, 612 p.

11 Dans un registre et un format comparable, on mentionnera, en langue néerlandaise, l'ouvrage très lisible de Rita Ghesquière, *Literaire verbeelding. Een geschiedenis van de Europese literatuur en cultuur* ([Imagination littéraire. Une histoire de la littérature et culture européenne], Leuven, Acco, 2005; 2 vol. de 347 p. et 334 p. articulés autour de la balise de 1750. Le récit de Ghesquière est structuré sous forme de « blocs » : vol. I. : Héritage gréco-latín, Moyen Âge, Moyen Âge tardif (13^e et 14^e siècles), Renaissance et Humanisme ; baroque, maniérisme et classicisme, 18^e siècle ; vol. II. : Prélude 1750-1800, 19^e siècle : romantisme ; 19^e siècle : réalisme et naturalisme, symbolisme et fin de siècle ; 20^e siècle : avant-garde et modernisme, y compris postmodernisme. À l'exception des classiques russes du 19^e siècle (Dostoïevski, Tolstoï) et de Pasternak/Soljenitsyn, cette histoire de la littérature européenne couvre à nouveau essentiellement l'Europe occidentale.

12 Cf. le texte de présentation de l'ouvrage.

13 C. Domínguez e. a. (dir.), *Literatura Europea Comparada*, Madrid, Arco Libros, 2013 ; projet financé par la Commission Européenne.

épistémologique.¹⁴ Mon hypothèse serait toutefois aussi que cette transformation du domaine a sans doute rendu plus difficile et complexe la transition entre les ouvrages d'érudition et anthologies et l'étape de la synthèse d'une histoire de la/des littérature(s) européenne(s) qui eût pu naître des impulsions des années 1990. À titre d'exemple, il est clair que les abondants développements et impacts de l'historiographie post-coloniale devaient aussi trouver leur place dans les synthèses, là où cette question ne déterminait que (très) partiellement la vision patrimoniale européenne de la génération des « fondateurs ».

II. Romantisme(s) européen(s) et avènement de la *Modernity*

À en juger ce survol historiographique certes incomplet mais que nous espérons représentatif, il semble que la question romantique jouisse d'un statut important mais pas complètement explicité. La présence de cette époque est quantitativement forte, bien entendu, mais, quand il s'agit d'identifier des balises concrètes, on semble lui accorder un point de vue moins évident que, par exemple, les Lumières ou le réalisme. La *History of European Literature* de Cohen – structurant l'ensemble de ses quelque 600 pages en quatre macro-périodes chronologiques (*Antiquity* ; *The Vernacular : From the Middle Ages to Early Modernity* ; *Early Modernity* ; *Modernity*), elles-mêmes sous-divisées en quinze chapitres – identifie le romantisme comme une période-charnière, rendue visible comme premier chapitre de la modernité (chapitre 12, intitulé *Nineteenth-Century Poetry : Romanticism and After*). Cette forme de survalorisation du romantisme, qui marquerait donc de manière significative la sortie de plusieurs siècles de « Première Modernité » et de « Renaissance », passe ainsi par l'identification à sa dimension poétique, comme si c'était celle-ci qui donnait une forme constituante à une nouvelle forme de modernité.¹⁵

14 Voir à ce propos les articles stimulants d'Anne Tomiche, « Littérature européenne ? Littérature occidentale ? Littérature mondiale ? », dans Roland Marti et Henri Vogt (éd.), *Europa zwischen Fiktion und Realpolitik/L'Europe – fictions et réalités politiques*, Bielefeld, transcript, 2014 (*Jahrbuch des Frankreichzentrums* 9), p. 19-34 et de César Domínguez, « Peut-on enseigner la littérature européenne ? Pour augmenter les marges de manœuvre dans les anthologies conçues comme des espaces de transition », *Revue de Littérature Comparée*, 4-2013, p. 459-475.

15 Dans leur *Histoire des poétiques* (Paris, Presses Universitaires de France, 1997), Jean Bessière, Eva Kushner, Roland Mortier et Jean Weisgerber font, dans le même sens, débuter leur sixième partie portant sur le XIX^e siècle par un chapitre, rédigé par Francis Claudon, sur « La poétique des romantiques ».

L’interprétation par Cohen d’une époque romantique ouvrant la voie de la *Modernity* relève implicitement d’un récit européen commun. Elle s’inspire d’une volonté de dépasser la superposition des histoires nationales, telle que l’avait déjà formulée Jean Giraudoux dans sa conférence de 1930 (« De siècle à siècle »), prononcée à l’occasion du centenaire de *Hernani*. S’apprétenant à ce qu’on s’entende sur l’œuvre de Victor Hugo pour incarner l’esprit romantique, Giraudoux précise toutefois :

Le malheur est que le mot romantique n’appartient pas qu’à nous. [...] Il est un de ces mots, au contraire, qui n’accepte de fondre dans aucun de nos langages européens ; il est anglais, et russe, et allemand. Chaque civilisation a eu son époque romantique, et l’appelle ainsi, et c’est, en général, une de ses heures les plus intimes.¹⁶

Giraudoux veille certes à circonscrire dans son exposé le cadre d’une époque particulière et à distinguer différentes générations (allemande, italienne, française) prises chacune à leur manière dans les troubles de l’histoire entre Révolution et Empire. S’il confère indéniablement une dimension collective à l’événement romantique sur base des notions de « pays » et de « peuple », il met paradoxalement en exergue la faculté de « chaque âme individuelle », et en particulier celle de l’écrivain, à se détacher des institutions collectives dans une période de mal-être civilisationnel :

C’est [le romantisme] une époque de maladie et de droiture morales, d’insatisfaction et de clairvoyance, la seule époque où le rôle de l’homme de lettres l’élève jusqu’à être la conscience du siècle. Elle ne peut coïncider qu’avec une civilisation mal agencée, un arrangement du bonheur mal trouvé, une mésentente entre les peuples, entre les classes, entre les individus. Un romantique est celui qui n’a plus aucune complicité avec chaque homme et chaque institution humaine, et qui en cherche une avec tout le reste de la nature.¹⁷

Au-delà de cette tension contradictoire entre aspects individuels et collectifs du romantisme, on remarquera que la conception exposée par Giraudoux épouse bien l’idée d’un courant fondateur d’une modernité, anticipant celle qui se constituera plus tard, dans le sens de la *Modernity* évoquée par Cohen. En outre, elle ouvre implicitement la porte à une plus grande flexibilité chronologique qui anticiperait l’idée d’une « macro-époque » romantique en l’élargissant à d’autres contextes socio-historiques, on y reviendra. Sur un plan plus spécifiquement franco-allemand, on pointera finalement

16 Jean Giraudoux, « De siècle à siècle. Conférence prononcée à l’occasion du centenaire de *Hernani* », dans idem, *Littérature*, Paris, Gallimard, 1967 [1941] (« idées nrf »), p. 159-179 (ici p. 164).

17 *Ibid.*, p. 164-165.

une tendance significative à amnésier la « face sombre » d'un romantisme allemand tardif, imprégné de cette rhétorique nationaliste extrême, inscrite dans les circonstances historiques particulières des guerres napoléoniennes. Celles-ci ont, comme on le sait, généré de fortes images de l'ennemi (français), principalement chez des romantiques certes mineurs, mais influents auprès de leurs contemporains. Le romantisme allemand reste au contraire chez Giraudoux, et chez bien d'autres critiques français et étrangers après lui, un cénacle de génies visionnaires nécessairement retirés du monde et de l'histoire :

L'époque romantique allemande a été celle où, émergeant plus ou moins, selon leur taille, du brouillard répandu sur l'Europe centrale, chacun enfermé dans sa ville, Tieck cherchait la lumière, Novalis la réalité, Kleist la forme, Hoffmann le squelette, fermant durement les yeux au siècle pour atteindre ces visages ou ces os qu'on ne reconnaît qu'au toucher et à la caresse.¹⁸

L'association des romantismes européens avec des élans révolutionnaires distincts, à la fois libéraux et nationaux, voire nationalistes dans le cas allemand, se révèle en réalité fondamentalement ambivalente et l'historiographie internationale et transnationale du romantisme me semble avoir privilégié une analyse du mouvement sous forme de traits constituants de nature esthétique et thématique, n'accordant qu'une place très générale aux idées politiques. Telle se présente en tout cas la synthèse des « fondamentaux » romantiques effectuée par Jean Raimond dans le *Précis de littérature européenne* :

L'intérêt porté au Moyen Age, le refus de l'imitation servile des auteurs anciens grecs et latins, le rejet des règles contraignantes et du compartimentage des genres, la primauté de l'imagination et de la sensibilité sur la raison, la soif d'exotisme et de couleur locale, le culte de la mélancolie et de la délectation morose, la fascination pour la mort et les tombeaux, l'attrait du surnaturel, l'amour de la nature et la communion avec la vie universelle ou les forces cosmiques, la quête de la transcendance, l'aspiration à la liberté sous toutes ses formes, l'exaltation et l'exploration du moi, autant d'éléments qu'on retrouve, selon des dosages variables, chez tous les écrivains romantiques européens, qu'ils soient poètes, romanciers ou dramaturges.¹⁹

Un autre facteur de modernité mis en exergue par Raimond a trait à l'intensification de la circulation littéraire, l'auteur relevant que l'élaboration de « ce fonds commun de thèmes, d'aspirations, d'idées, de sentiments, de conceptions esthétiques [...] n'eût sans doute pas été possible sans l'extraordinaire développement des échanges littéraires internationaux entre 1790

18 *Ibid.*, p. 165.

19 Jean Raimond, « Le romantisme européen », dans Béatrice Didier (dir.), *Précis de littérature européenne*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, p. 349.

et 1850 ».²⁰ Raimond met ainsi le doigt sur la circulation des idées romantiques et donc sur les mouvements de transferts et d'interdépendance. Le romantisme dans les pays scandinaves se rattache par exemple pour lui « à la première école romantique allemande »²¹, et de même que l'unité d'un mouvement romantique plus tardif en France, en Italie, en Espagne et au Portugal est marquée du sceau des influences anglaise et allemande, la France assume à cet égard « le rôle d'intermédiaire entre le Nord et le Midi ».²²

L'hypothèse d'un romantisme franco-allemand qui a soutenu notre travail dans la *Kleine deutsch-französische Literaturgeschichte* s'est ainsi clairement située dans la continuité de l'approche suggérée par Raimond et d'autres historiens de la littérature romantique comme Alain Vaillant. La dernière partie de cette contribution sera à présent consacrée à quelques enjeux méthodologiques et historiographiques qui ont sous-tendu l'approche d'une histoire littéraire croisée que nous avons voulu esquisser, et ce à partir de l'objet romantique.

III. Transferts et malentendus franco-allemands

Deux facteurs d'incertitude ont requis une attention particulière dans la construction d'une époque romantique franco-allemande vue sous l'angle des échanges et transferts. Le premier relève de la pragmatique de l'histoire littéraire et des « limites chronologiques » qu'elle impose. Raimond en traite déjà explicitement, conscient qu'on ne peut appréhender une période romantique en Europe traditionnellement structurée autour des décennies 1790 à 1850 sans l'étendre en amont par le biais de différentes tendances « préromantiques » qui seraient apparues successivement « en Angleterre et en Écosse, en France, en Suisse et en Allemagne »²³ à partir de 1730. Nous reviendrons donc plus loin sur le nécessaire décloisonnement, en amont tout autant qu'en aval, d'un âge romantique inscrit dans une durée plus longue que celle définie par les histoires littéraires strictement nationales. Le second facteur d'incertitude dans l'historiographie du romantisme vient déjà d'être abordé : il s'agit de la délicate articulation entre idées esthétiques et idées politiques, éludée par Raimond et par beaucoup d'exégètes du romantisme à partir du moment où elle touche aux relations internationales entre les pays.

À cet égard, il est selon moi utile de se rappeler que l'écriture de l'histoire littéraire tient par principe d'un geste téléologique inscrit dans le présent, une dimension qui se perçoit nettement depuis une perspective spécifiquement

20 *Ibid.*, p. 350.

21 *Ibid.*, p. 358.

22 *Ibid.*, p. 359.

23 *Ibid.*, p. 350.

franco-allemande. La vision du romantisme allemand présentée par Jean Giraudoux rappelle jusqu'à ce jour une forme d'asymétrie caractéristique des échanges entre ces deux littératures : celle qui consiste à survaloriser le premier romantisme allemand, dont le rayonnement, s'il a été indéniablement international, s'est perpétué tout particulièrement dans le monde littéraire et intellectuel français et francophone. Un rapide coup d'œil panoramique sur l'importante critique littéraire, intellectuelle et philosophique qui continue de s'en inspirer suffit à s'en convaincre. Celle-ci se concentre essentiellement, voire quasi uniquement, sur les questions poétiques et esthétiques du phénomène romantique.²⁴ Paradoxalement, une autre ligne interprétative circule, ceci en lien explicite avec la « face sombre » du romantisme allemand, celle des éruptions nationalistes brutales contre l'ennemi français au moment des guerres napoléoniennes. Peu abordée dans la critique littéraire, elle refait ponctuellement surface dans les débats publics, comme à l'occasion de l'exposition « De l'Allemagne (1800-1939), de (Caspar David) Friedrich à (Max) Beckmann », qui s'était tenue au Musée du Louvre du 28 mars au 24 juin 2013, en point d'orgue des festivités du cinquantenaire du Traité de l'Élysée, qui avait scellé la réconciliation franco-allemande en 1963. La controverse porta ici sur un tel héritage nationaliste romantique, qui eût pu servir d'inspiration à la conception de l'art du national-socialisme. Suite à une salve de critiques plus ou moins acerbes publiées dans la presse allemande, le journal *Le Monde* publia le 18 avril 2013 une analyse de celles-ci, sous l'intitulé « De l'Allemagne : le grand malentendu ».²⁵

Cette question de l'hypothèse d'une telle filiation « dégradante » et « mysticisante » de l'esprit romantique ayant mené à son instrumentalisation

24 Une liste non exhaustive d'essais et anthologies reflète clairement cette préférence : *L'Absolu littéraire : Théorie de la littérature du romantisme allemand*. [Textes choisis, présentés et traduits] par Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, Paris, Seuil 1978 ; Charles Le Blanc, Laurent Margantin, Olivier Schéfer, *La forme poétique du monde. Anthologie du romantisme allemand*, Paris, José Corti, 2003 ; Jean-Marie Schaeffer, *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Paris, École normale supérieure, 1983 ; Philippe Grosos, *L'ironie du réel : à la lumière du romantisme allemand*, Lausanne/Paris, l'Age d'homme, 2009 ; Alain Montandon, *Les yeux de la nuit. Essai sur le romantisme allemand*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise-Pascal, 2010.

25 Cf. http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/04/18/de-l-allemagne-le-grand-malentendu_3162455_3246.html (consulté le 29.08.2023). Cette discussion se poursuivit étonnamment dans la presse de grande diffusion. Ainsi l'édition belge du journal (gratuit) *metro* du 31 mai 2013 commentait-elle la visite de l'exposition par François Hollande et Angela Merkel la veille, reprenant les critiques de la presse allemande, selon laquelle l'exposition aurait réveillé « tous les clichés du romantisme noir de l'Allemagne ayant mené inéluctablement au nazisme » : « Réconciliation manquée », *metro*, édition belge, 31 mai 2013, p. 7

idéologique sous le national-socialisme avait en réalité déjà été discutée dans des publications de l'après-guerre en France, à un moment particulièrement sensible de l'histoire franco-allemande et européenne.²⁶ Elle est d'ailleurs en réalité pleinement assumée, aussi bien par l'historiographie allemande du romantisme²⁷ que par la critique contemporaine de grande diffusion, comme en témoigne l'ouvrage *Romantik. Eine deutsche Affäre* (2007) de Rüdiger Safranski.²⁸

Le fil conducteur du malentendu, envisagé rétrospectivement et non pas uniquement via de tels effets de réception anachroniques, a structuré notre récit des échanges et transferts franco-allemands à l'époque romantique. Pour ce faire, nous sommes partis d'une chronologie englobante du courant romantique autour des balises approximatives de 1750 à 1850. Au risque de se heurter aux sensibilités des histoires nationales respectives – aucune d'entre elles ne couvrant une période aussi large – et à l'idée assez largement répandue d'un âge romantique européen qui inaugurerait le XIX^e siècle, il nous a semblé que cette décision de principe autour de larges balises présentait néanmoins les trois avantages suivants : (1) Elle permet de bâtir une vision romantique commune à la fois sur le précurseur Rousseau et sur une conception du *Sturm und Drang* des jeunes Goethe et Schiller comme courant « révolutionnaire » préromantique, idée en réalité peu contredite en soi dans l'historiographie ; (2) elle intègre de plain-pied une contextualisation européenne, ne fût-ce déjà que par le fil conducteur de l'appropriation de Shakespeare comme élément médiateur entre les Lumières et le romantisme ; (3) cette chronologie offre également une perspective pleinement intégrante sur l'événement majeur de la Révolution française, à la fois de sa genèse et de sa réception enthousiaste puis contradictoire dans les milieux littéraires et intellectuels allemands.

26 J'ai rappelé par ailleurs l'essentiel de cette discussion, qui suivit la parution de l'ouvrage de Jean-Marie Carré, *Les écrivains français et le mirage allemand 1800-1940* (1947), puis la réédition par Albert Béguin, en 1949, du numéro des *Cahiers du Sud* de 1937 consacré au romantisme allemand : H. Roland, « Images, transferts et historiographie de la littérature : <À qui appartient le romantisme ?> », dans Marc Maufort et Caroline De Wagter (éd.), *Old Margins and New Centers. The European Literary Heritage in an Age of Globalization/Anciennes frontières et nouveaux centres. L'héritage littéraire européen dans une ère de globalisation*, Bruxelles/Bern (e.a.), P.I.E. Peter Lang, 2011, p. 86-88.

27 Gerhard Schulz y consacre l'entièreté de la seconde partie de son ouvrage *Die deutsche Literatur zwischen Französischer Revolution und Restauration : Das Zeitalter der Napoleonischen Kriege und der Restauration : Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zur Gegenwart* (begründet von Helmut de Boor und Richard Newald), Bd. 7, München, Beck, 1995.

28 Cf. Rüdiger Safranski, *Romantik. Eine deutsche Affäre*, München, Carl Hanser Verlag, 2007, p. 348-369.

Une des raisons majeures qui nous a poussé à prolonger le romantisme jusqu'au milieu du XIX^e siècle tient au décalage unanimement admis entre l'apogée du courant en Allemagne et la circulation de son programme en France. À la suite de nombreux spécialistes, il convenait de résituer l'émergence du romantisme français comme la conséquence d'un transfert, Alain Vaillant pointant le romantisme allemand comme influence décisive, une « source, philosophique et théorique, qui irrigue en profondeur la vie intellectuelle et impulse le vaste renouvellement des idées et des sensibilités [...] » en France.²⁹

Sur cette base, notre chapitre a commencé par exposer la pluralité et les particularités des romantismes allemand et français, sans s'y attarder en profondeur, en ceci qu'il était possible d'esquisser les choses en rappel et complémentarité avec les histoires nationales existantes, habituées à développer les lignes de force de l'un et de l'autre romantismes : d'un côté la stimulante réflexion critique et épistémologique générée par la *Frühromantik* en Allemagne autour des procédés esthétiques du *Romantisieren* et *Poetisieren* chez Schlegel, Novalis et dans les milieux de Jena et de l'*Athenäum* ; de l'autre la conscience affirmée d'un renouveau esthétique dans une opposition au classicisme (Moyen Age vs. Antiquité, Shakespeare vs. Racine, etc.).

Au lieu donc de prendre en charge une « histoire parallèle » de type cumulatif, dont l'intérêt nous a semblé restreint, nous nous sommes consacrés aux mécanismes de la médiation, avec en point d'exergue celle de Madame de Staël comme *Misleading Intermediary* de la littérature allemande, pour reprendre l'expression déjà ancienne de Lilian R. Furst.³⁰ Dès sa réception des idées de Schlegel (*Charakteristiken und Kritiken*, 1801) à partir de 1804, et a fortiori après la publication de *De l'Allemagne* (1813), Germaine de Staël fonde la réception (française et européenne) du romantisme allemand sur base d'une « incompréhension constructive », comme l'analyse à son tour Michel Espagne dans sa présentation du *De l'Allemagne* comme *Erinnerungsort* allemand.³¹ Les modalités du malentendu, si elles sont connues des spécialistes, méritaient d'être exposées : Faisant l'impasse sur cette *Frühromantik* dont la postérité perdure plus de deux siècles plus tard, Germaine de Staël valorise au contraire le *Sturm und Drang* et la *Deutsche Klassik* – preuve que le mécanisme d'idéalisation s'est ensuite déplacé et élargi dans les décennies

29 Alain Vaillant, « Français (romantisme) », dans *Dictionnaire du romantisme*. Sous la direction d'Alain Vaillant, Paris, CNRS Éditions, 2012, p. 266.

30 Lilian R. Furst, « Madame de Staël's *De l'Allemagne* : A Misleading Intermediary », *Orbis Litterarum* 31 (1), 1976, p. 43-58 ; texte repris et élargi dans l'ouvrage de Furst, *The Contours of European Romanticism*, London and Basingstoke, Macmillan, 1979, p. 56-73.

31 Michel Espagne, « De l'Allemagne », dans Étienne François et Hagen Schulze (éd.), *Deutsche Erinnerungsorte*, Bd.1, München, Beck, 2001, p. 225-241, ici p. 233.

qui suivirent. Au-delà de l'incontestable filtre déformant qui voit ici le jour, c'est le début d'une vague de germanophilie dans les Lettres romantiques françaises, notamment par le biais de la topographie des fleuves et des forêts.

Cette germanophilie multiplie les malentendus dans la logique de l'appropriation et de la resémantisation propre aux transferts culturels, comme on le démontre très aisément à partir de l'exemple de la fameuse traduction du *Faust* par Gérard de Nerval.³² Parmi les nombreux contre-sens qui feront florès dans une parfaite continuité, notons encore au passage un extrait du *Siebenkäs* (1797) de Jean Paul (« *Rede des toten Christus vom Weltgebäude, daß kein Gott sei* ») traduit par Charles de Villers en 1807 et retouché en 1814 par Madame de Staël. Ce texte servira d'inspiration pour *Le Christ aux oliviers* de Nerval, conçu comme une « imitation de Jean Paul » mais dans le sens d'une lecture athéiste, là où Jean Paul évoquait au contraire la possibilité d'une consolation lui permettant de retrouver la foi.³³

Si les influences étrangères sur le romantisme français ne se limitent pas à l'Allemagne – pensons aux influences anglo-saxonnes via notamment Chateaubriand – il est donc largement attesté que des formes d'idéalisations ont été configurées comme de puissantes images par les médiatrices et médiateurs de la littérature et de la culture allemandes. Elles affecteront également la réception de Heinrich Heine, auteur « post-romantique » au sens de l'historiographie allemande mais parfait contemporain de Madame de Staël et du romantisme français ; de surcroît exilé et actif au sein de l'espace intellectuel français, il est aussi le représentant exemplaire d'un « romantisme politique » aux multiples facettes.

Le « romantisme politique » représente une posture tout à fait contraire à celle de l'appellation *politische Romantik*, devenue usuelle pour désigner la rhétorique des intellectuels romantiques allemands tardifs sur fond de mobilisation au service des « guerres de libération » (*Befreiungskriege*) qui stimulent pour la première fois dans l'histoire un discours nationaliste allemand à travers la construction rhétorique d'un ennemi français. Culminant entre autres dans le *Discours à la Nation allemande* de Fichte, cette mobilisation invente dans l'adversité un caractère national allemand aux traits religieux et mythiques et pervertit le concept traditionnel de « peuple » en lui conférant une connotation d'ordre biologique.³⁴ Ce sont ici des discours de

32 Cf. *Le « Faust » de Goethe traduit par Gérard de Nerval. Édition présentée et annotée par Lieven D'huist*, Paris, Fayard, 2002.

33 Voir à ce propos les considérations de Georges Jacques dans « Deutsch-französische Verflechtungen um die Romantik... », *op. cit.* (note 2), p. 86-87.

34 Cf. Markus Schwering, « Politische Romantik », dans Helmut Schanze (éd.), *Romantik-Handbuch. 2., durchgesehene und aktualisierte Auflage*, Stuttgart, Kröner, 2003, p. 479-509, ici p. 479-480 et Ernst Leonardi, « Das « Volk » als Wunschidentität der Deutschen. Die Rolle der alten deutschen « Volkspoesie » im geistigen Widerstand gegen Napoleon », dans Hubert Roland et Sabine

haine qui trouvent à s'exprimer, notamment à travers le terme de *Volkshass*, initié par Ernst Moritz Arndt et dirigé *ad nominem* contre « les Français et leur être » (*die Franzosen und ihr Wesen*) à un moment de paroxysme des guerres napoléoniennes.³⁵

Les décennies qui suivent verront coexister, aussi bien en Allemagne qu'en France, la vie culturelle et littéraire émanant de forces « restauratrices » et « progressistes », un équilibre qu'Alain Vaillant a redéfini pour la France romantique via « deux versions idéologiquement antagonistes », celle de « jeunes poètes royalistes » (Lamartine, Hugo, Vigny) « censés être à partir de 1820 les chantres de la monarchie de droit divin, restaurée dans ses prérogatives politiques et religieuses » et celle d'un romantisme libéral et de progrès « qui en appelle au sens de l'Histoire et à la force émancipatrice des peuples [...] », incarné bien entendu plus tard par excellence par Victor Hugo et qui culminera au moment de la révolution de 1830.³⁶ Ce moment d'embrasement du romantisme politique générera une nouvelle asymétrie dans le transfert franco-allemand, cette fois depuis la France vers l'Allemagne, et ce en premier lieu par l'action médiatrice de l'exilé Heinrich Heine, qui ne tarit pas d'éloge sur la révolution de juillet, signifiant pour lui un élan vital de la « résurrection des peuples ».³⁷ L'utopie révolutionnaire du *Vormärz* et du *Junges Deutschland* (autour de Heine, Büchner ou Ludwig Börne) peut donc clairement, de par sa francophilie, être perçue comme un courant « post-romantique » (au sens allemand) sous influence française. Dans cette phase de nouvelles convergences, Heine conçoit son *Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland* (1834) comme un prolongement de *De l'Allemagne* et fait à son tour œuvre de médiation culturelle, tandis que le voyage de Hugo en Allemagne en 1840 correspondra à une nouvelle phase d'idéalisation et de complicité franco-allemande.

La fin de l'époque d'un romantisme franco-allemand se laisse aisément concevoir suite au constat que, des deux côtés du Rhin, les révolutions incomplètes de 1848 brideront les élans de romantisme politique et déboucheront *in fine* sur un climat intellectuel et littéraire commun à l'aulne du

Schmitz (éd.), *Pour une iconographie des identités culturelles et nationales. La construction des images collectives à travers le texte et l'image/Ikonographie kultureller und nationaler Identität. Zur Konstruktion kollektiver images in Text und Bild*, Frankfurt a. M. [e. a.], Peter Lang, 2004, p. 69-85.

35 Cf. Hans-Jürgen Lüsebrink, « Ein Nationalist aus französischer Inspiration: Ernst Moritz Arndt. (1769-1860) », dans Michel Espagne et Werner Greiling (éd.), *Frankreichfreunde. Mittler des französisch-deutschen Kulturtransfers (1750-1850)*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag (Deutsch-Französische Kulturbibliothek VII), 1997, p. 221-242.

36 Vaillant, *op. cit.* (note 29), p. 267-268.

37 Cf. les considérations de Johannes Werner, dans « Deutsch-französische Verflechtungen um die Romantik... », *op. cit.* (note 2), p. 93-98.

réalisme, sur fond d'avènement de la révolution industrielle et des valeurs de la société bourgeoise.

IV. Conclusion : « macro-époques » et histoires littéraires transversales et globales

L'esquisse d'une « macro-époque » romantique franco-allemande délimitée par les balises de 1750 et 1850 nous a semblé cohérente et défendable en tant que période privilégiée de transfert culturel et de transversalité. Cette vision englobante s'avère complémentaire des histoires littéraires nationales existantes, dans la mesure où elles ne contredisent pas fondamentalement leur expertise. Tout au plus prennent-elles le parti d'intégrer dans un courant commun des phénomènes fort circonscrits comme le *Sturm und Drang* ou le mouvement du *Vormärz*, qui, selon moi, présentent le désavantage de favoriser un certain morcellement quand on les érige en « époques » et d'ainsi contrarier la fluidité nécessaire à une conception supranationale de l'histoire littéraire. Sur le plan de la vision et de l'esthétique qui les sous-tend, rien ne me semble plaider contre leur intégration dans une « macro-époque » romantique, en prenant bien entendu soin de les nommer, tout comme il convient de nommer la *deutsche Klassik* comme élan national spécifique sur le plan culturel.

Sur le plan d'une historiographie européenne, la « macro-époque » romantique circonscrite de cette manière demeure à ce stade un outil ambivalent. Il peut constituer une base pour des phénomènes de triangulation, avec l'Europe anglo-saxonne, les pays de l'Europe latine, de l'Europe scandinave ou centrale et orientale. Mais le risque implicite serait alors qu'un tandem « binational », et pas n'importe lequel au niveau européen, suscite l'impression qu'il impulse aussi bien l'histoire des idées que l'histoire culturelle depuis le XVIII^e siècle, au détriment d'une approche multipolaire qui ferait valoir d'autres nations ou régions dans une perspective de décentrement. À l'heure d'un possible nouvel élargissement de l'Union Européenne, des contre-poids de dimension multilatérale, et délivrés de tout souci de hiérarchisation, sont indéniablement nécessaires pour raconter autrement l'histoire des littératures européennes.

Pour conclure, une dernière réflexion peut être faite par rapport à la question téléologique dans l'écriture de l'histoire littéraire. Si on est nécessairement tenté d'inclure dans un chapitre sur le romantisme les regards ultérieurs et même contemporains qui ont été posés sur cette période – comme le renouveau « néoromantique » caractéristique de la littérature Fin de Siècle ou la relecture des romantiques allemands par le surréalisme dans les années 1930 – notre démarche se distingue malgré tout de celle d'Alain Vaillant dans la riche introduction à son *Dictionnaire du romantisme*, qu'il intitule

« Pour une histoire globale du romantisme ».³⁸ Vaillant y fait valoir la prolongation d'un courant romantique de longue durée, estimant que le développement des empires coloniaux a permis « de pérenniser le romantisme en le déplaçant dans l'espace ». Suivant la dialectique contradictoire du romantisme historique, dont il a été question, il évoque un « romantisme de l'impérialisme (ou, si l'on préfère, un détournement impérialiste du romantisme) » – aussi bien que le postulat que l'anticolonialisme, né à partir de la Première Guerre mondiale, ait pu « revendiquer pour lui-même l'héritage du romantisme politique ».³⁹ Brisant la chronologie romantique pour l'élargir à une réelle « macro-époque », il ancre par ailleurs, tout comme Rüdiger Safranski dans sa synthèse sur le romantisme allemand, le mouvement de mai 1968 dans un « argumentaire » et une « rhétorique romantiques ».⁴⁰ Ce faisant, le romantisme se transforme pleinement en un mode de vie et, dans les termes de Safranski, en une posture de l'esprit (*Geisteshaltung*), que Safranski n'appelle plus *die Romantik* mais *das Romantische*.⁴¹ Cette posture serait propre à devoir endosser la responsabilité de phénomènes politico-culturels symptomatiques du pire et du meilleur de la pensée allemande et occidentale qui s'en suivit : impérialisme et anticolonialisme chez Vaillant, héritages ambivalents de Nietzsche et de Wagner et la *politische Romantik* dans son habit national-socialiste chez Safranski. Si une telle démarche d'actualisation périodique d'une pensée romantique présente un intérêt intellectuel certain, je la distinguerais pour ma part de l'exercice historiographique en tant que tel, nécessitant par principe un ancrage socio-historique dans son époque, même si, comme on l'a dit, il se doit de rester conscient du geste téléologique qui le sous-tend.

38 Alain Vaillant, « Pour une histoire globale du romantisme », dans *Dictionnaire du romantisme, op. cit.* (note 29), p. XV-LXXVII.

39 *Ibid.*, p. XXXIV et XCIII-XCIX.

40 *Ibid.*, p. XXXV.

41 Safranski, *op. cit.* (note 28), p. 12.

